

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Bilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du COMPT.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 19 Août 1866.

NOUVELLES LOCALES.

Les fêtes scolaires ont été nombreuses cette semaine.

Ici comme partout, les succès des élèves prouvent l'habileté et le zèle des maîtres ; et, dans nos diverses institutions d'enseignement, il s'est fait une ample moisson de laurier classique.

Le développement que prend chaque année l'instruction publique dans la Principauté témoigne d'une Souveraine sollicitude. Après avoir assuré la prospérité matérielle du pays, le Prince Charles III le pousse activement dans la voie du progrès intellectuel et moral, en protégeant les écoles publiques, en encourageant les institutions privées.

Lundi dernier, nous assistions à la distribution des prix de l'école communale des filles dirigées par les Dames de Saint Maur. Cette solennité était présidée par Son Exc. M. le Baron Imberty Gouverneur Général assisté des Membres du Comité de l'Instruction Publique et du Maire de la ville.

La vaste cour de l'établissement avait été élégamment décorée pour la circonstance. Au fond s'élevait un théâtre improvisé où de coquettes guirlandes de fleurs encadraient les riches draperies. De chaque côté de la scène flottait le pavillon de la Principauté.

Dans l'enceinte se pressaient une foule d'invités et de parents réunis là pour assister et applaudir aux succès de leurs enfants.

Cette année, le discours d'usage a été prononcé par M. l'abbé Ramin, Curé de Monaco, Inspecteur des écoles.

Avec cette simplicité d'élocution et cette hauteur d'idées qui caractérisent le talent du pieux ecclésiastique, l'orateur a parlé de l'utilité du travail et de l'influence de l'éducation dans la société : « une bonne éducation, a-t-il dit, pourrait suppléer à toutes les lois. » C'est là une grande pensée simplement exprimée. Elle résume ce discours où l'on sent d'un bout à l'autre passer le souffle de la vraie philosophie chrétienne.

Après l'allocution de M. le Curé, les jeunes élèves ont joué une comédie empruntée au théâtre enfantin, intitulée *la Reine des Rameaux*. C'est une pièce simple et naïve, mêlée de couplets fort bien tournés et qui ont été très applaudis. Les jeunes actrices ont fait merveille. Elles ont dit leurs rôles avec cette grâce ingénue qui est le privilège de l'enfance.

Après la comédie, on a chanté le chœur de *la Charité* de Rossini. La musique du maître a été interprétée avec une justesse et un ensemble parfaits par ces voix fraîches et pures. Il est vrai que ce chœur était su depuis longtemps et que toutes les répétitions en avaient été très habilement dirigées.

Enfin les élèves ont reçu les prix de leurs travaux et de leur émulation.

Nous ne saurions mieux terminer ce compte-rendu qu'en payant un juste tribut d'éloges au mérite des Dames de Saint Maur dont le zèle et le dévouement ne se sont jamais ralentis depuis qu'elles dirigent l'école des filles, fonction difficile et pénible. Ces respectables religieuses trouvent leur meilleure récompense dans les succès de leurs élèves et la satisfaction du devoir accompli.

Hier samedi, à dix heures du matin, eut lieu à la Mairie, la distribution des prix de l'école communale des garçons. Les Membres du Comité de l'Instruction Publique et M. Tamburini, Maire, assistaient à cette intéressante cérémonie.

Dans un langage simple, comme il convient lorsqu'on parle à l'enfance, M. le Chev^r de Castellet, Président du Comité, a félicité les élèves sur leurs progrès de l'année. Il leur a dépeint les joies du travail et les a encouragés dans cette voie au bout de laquelle se trouve toujours le succès.

Le même jour, à trois heures, les Dames de Saint-Maur nous faisaient assister à une nouvelle fête, dans le pensionnat d'instruction privée qu'elles dirigent avec tant de zèle et d'intelligence.

C'était une charmante réunion. Les élèves ont joué une comédie en deux actes, *l'Ambition trompée*, qui a été fort applaudie ; elles ont chanté des cantates et des chœurs où leurs jeunes voix se groupaient harmonieusement. Puis les prix ont été distribués au milieu des applaudissements.

Nous publierons dans notre prochain numéro le nom des principaux élèves couronnés dans toutes ces écoles.

Mercredi, quinze août, dans l'église cathédrale de Monaco, un *Te Deum* solennel a été chanté en l'honneur de la fête de Sa Majesté Napoléon III, Empereur des Français.

M. le Gérant du Vice-Consulat de France, les employés et préposés de la Douane française de ser-

vice dans la Principauté, Son Exc. le Gouverneur Général, les Officiers et Dignitaires de la maison du Prince, ainsi que les autres autorités du pays et les Français résidant à Monaco y assistaient.

Les Consuls d'Espagne et de Tunis étaient également présents à la cérémonie.

Nous trouvons dans le *Journal de Grasse* quelques notes sur les bains froids. Ce petit article est rempli de renseignements utiles ; aussi nos lecteurs nous sauront-ils gré de le reproduire.

On croit généralement que plus la température est élevée, plus les bains froids sont profitables. C'est une erreur qu'il convient de détruire.

L'eau ne doit jamais avoir plus de 14 degrés et peut même descendre sans danger jusqu'à zéro si l'on n'y reste pas trop longtemps.

La température la plus convenable est celle de 8 à 10 degrés.

Si la température de l'eau est très élevée, le bain sera insignifiant ; il sera tonique, l'eau étant modérément froide et l'immersion courte ; affaiblissant, s'il est trop prolongé.

L'action tonique du bain froid peut refaire en quelque sorte la constitution des personnes, surtout des enfants, et changer un tempérament lymphatique en tempérament sanguin.

Le degré de température de l'eau se règle sur l'habitude et la vigueur du sujet ; le bain est d'autant meilleur qu'il est plus froid, en sorte qu'on peut arriver à prendre graduellement et très-avantageusement des bains d'eau glacée.

Le bain est d'autant meilleur que l'eau est plus courante ; il faut éviter les bains froids pendant le travail de la digestion ; il ne faut pas trop les prolonger.

Il est également nécessaire, pour éviter la congestion du poumon et de la tête, de se jeter brusquement à l'eau de façon à être complètement immergé d'un coup. Il faut aussi se livrer à un exercice animé, soit en nageant, soit en s'agitant, retenu à un objet quelconque. De cette façon, on peut continuer le bain plus longtemps.

Enfin si la température extérieure est élevée c'est le matin qu'il faut se baigner ; c'est le soir au contraire, s'il fait froid. On peut se baigner toute l'année, même en hiver ; il suffit de mesurer convenablement la durée du bain. Ces bains seront très salutaires aux personnes faibles, lymphatiques, très sensibles à l'impression du froid ; sujettes aux rhumes, aux rhumatismes aux névralgies.

Les bains froids sont particulièrement utiles aux femmes et aux jeunes filles ; ils sont moins avantageux et même souvent nuisibles aux personnes très nerveuses et très impressionnables.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

On lit dans le *Journal de Nice* :

Cette semaine, le vaisseau-école le *Louis XIV*, commandé par M. J. Lefebvre, capitaine de vaisseau, monté par 1,065 hommes d'équipage et armé de 90 canons, a mouillé en rade de Villefranche, venant de Toulon.

On avait répandù, surtout dans le département des Alpes-Maritimes, le bruit que les exposants admis au concours universel de 1867 devraient payer une allocation pour l'emplacement qui leur a été concédé. C'est une erreur. D'après les règlements de la Commission supérieure, les exposants ne sont tenus à aucune autre charge que les frais d'installation et d'ornementation de leurs comptoirs, vitrines, etc.

Le 16 août courant, dit le *Journal d'Hyères*, dans la salle du Musée, à Toulon, a eu lieu la première assemblée générale de la Société Forestière des Maures.

Cette Société, créée par des propriétaires de forêts de chênes-liège, a surtout pour but de prévenir, par tous les moyens possibles, les incendies presque périodiques qui ravagent les forêts de la zone schisteuse du Var et des Alpes-Maritimes.

On lit dans la *Gazette du Midi* :

Le Pape a daigné témoigner à notre nouvel évêque son désir de le sacrer lui-même, dans la seconde quinzaine de ce mois. Le chef de l'Eglise ne saurait faire un plus grand honneur au diocèse de Marseille et à son digne pasteur, que Sa Sainteté connaît et apprécie, comme il le mérite, depuis l'exil de Gaëte; mais les cérémonies de la consécration épiscopale, étant longues et pénibles pour le consécrateur, on ignore encore si les médecins de Sa Sainteté lui permettront cette fatigue dans un temps de chaleur extrême, et lorsqu'il faut plus que jamais ménager cette précieuse santé. Marseille aura, du moins, connu les bienveillantes dispositions de Pie IX, à l'égard de l'antique évêché de St-Lazare et d'un prélat selon son cœur, et quoique il advienne, elle lui en gardera une profonde reconnaissance.

Suivant toutes les probabilités, l'entrée solennelle de Mgr Place, à Marseille, aura lieu, comme celle de son prédécesseur et ami, le jour de la fête de St-Lazare; mais rien n'est encore définitif à ce sujet. Mgr Place peut, dit-on, être encore obligé de se rendre à Paris, avant son installation; dans ce cas son entrée n'aurait pas lieu par mer.

MM. les vicaires capitulaires ne pourront manquer d'en instruire bientôt les fidèles en annonçant, par leur circulaire d'adieu, la fin de leur long intérim, exercé avec un zèle et une prudence qui, nous devons le dire à leur honneur, ont aplani toutes les difficultés et préparé les voies de la nouvelle administration.

On lit dans le *Sémaphore* :

Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs et surtout les personnes qui fréquentent la ligne de Toulon, qu'une modification vient d'être apportée à ce service.

A partir du lundi 13 août, le train du chemin de fer, partant de Toulon à 7 heures 20 minutes du soir, dessert la gare de Bandol; à cette dernière station l'heure réglementaire du départ a été fixée à 7 heures 49 minutes.

COURRIER DE PARIS.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)

Etes-vous comme moi? je ne puis jamais assister à un spectacle pyrotechnique sans me rappeler involontairement cet accès de lyrisme de l'honorable M. Belmontet :

Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime!

Ce vers, en somme, n'est guère plus mauvais que ceux de la plupart des cantates mises à la mode par les fêtes nationales. Dans une revue de fin d'année, un vaudevilliste a donné fort spirituellement la recette de ce genre de poésie.

Vous cherchez la rime à guerriers,
Vous cherchez la rime à victoire,
Vous trouvez aussitôt laurier,
Et vous n'oubliez point la gloire.
Vous prenez la rime à Français,
Vous prenez la rime à vaillance:
Voilà comment avec succès
On fait des couplets sur la France.

Cependant il ne faudrait pas trop médire des cantates patriotiques; elles éveillent toujours dans le cœur des masses de nobles sentiments; et, si les poètes ne sont pas convaincus, le public du moins ne joue pas la comédie de l'enthousiasme, lorsqu'il applaudit ces rimes pauvres. Le chauvinisme nous semble chose fort respectable comme tout ce qui est sincère; n'est pas chauvin qui veut!

L'illumination du quinze août a été fort brillante. Mais une chose qui s'illumine, à la plus grande joie des hommes d'argent, c'est l'horizon politique, comme disent les grands journaux. La Bourse, qui est le plus sûr baromètre de la situation, a monté cette semaine; l'aiguille hésite bien encore un peu sur *variable* mais elle aspire au *beau fixe*, espérons qu'elle y arrivera. Cette sécurité des esprits n'a pas peu contribué à l'éclat des dernières fêtes; il y avait foule au Boulevard, foule aux Champs-Élysées, foule au champ de Mars, foule à la barrière du Trône, foule partout. Des milliers de parisiens s'étaient échelonnés sur les buttes Montmartre d'où l'on apercevait à la fois les deux feux d'artifices aux deux extrémités de Paris. Les fusées ont fait leur devoir et le bouquet a été fort admiré; c'est un succès.

Pourquoi fait-il que cette journée commencée si heureusement ait eu un si épouvantable dénouement? J'étais sur la place de la Concorde, au moment de la catastrophe dont vous lirez le navrant récit dans tous les journaux de Paris. Le malheur a été causé par la rencontre de deux foules, l'une venant des Invalides, l'autre des Champs-Élysées. En vain, un détachement de gardes de Paris et une escouade de sergents de ville essayèrent-ils de s'opposer à cette double invasion du pont de la Concorde: vaine fut leur énergie; les agents de l'ordre public furent entraînés par ces flots de peuple. Bientôt j'entendis un cri déchirant poussé par une poitrine de femme, un cri terrible auquel répondirent mille cris épouvantés. Alors on vit une mêlée horrible où chacun ne songeait qu'à défendre sa vie contre l'embrasement mortel de la foule, et l'on n'entendait que des voix criant la terreur, l'angoisse, la pitié. Combien de temps dura cette tragédie où s'agitaient des milliers de désespérés? Quelques minutes; lisez un siècle. On a relevé huit cadavres, le nombre des blessés s'élève à trente ou quarante.

M. le marquis de la Valette, ministre de l'intérieur, s'est rendu immédiatement sur le théâtre de l'accident et n'a quitté son poste d'humanité et de dévouement qu'à une heure fort avancée de la nuit et après avoir veillé lui-même au transport des blessés.

Avez-vous jamais médité sur le lendemain d'un jour de fête? Rien n'est plus maussade. J'ai compris cette vérité le jour que j'entendis un gamin de Paris s'écrier à propos d'un passant à l'air morose et renfrogné :

— En voilà un qui est gai comme un lampion de fête... le lendemain.

Rien n'est en effet plus triste que ces longues files de becs de gaz veufs de leurs aigrettes de flamme, ces pièces des feux d'artifice éteints ressemblant à des gibets épars sur la colline, ces longues avenues désertes où la veille encore se précipitait la cohue populaire. Le silence a succédé au bruit; la ville endimanchée et joyeuse a repris son aspect accoutumé. Ce contraste si tranché et si brusque incline l'esprit à la mélancolie et l'on songe à la vanité des joies de ce monde, ô Bossuet!... ne poussons pas plus loin cette prosopopée.

Cependant Paris possède quelques excentriques qui préfèrent le spectacle du lendemain à celui de la veille; ceux-là vont voir la fête quant la fête est finie. Sans doute, ils craignent le contact des masses, ces océans d'hommes qui ont aussi leurs pirates vulgairement appelés des filous, et ils ne s'aventurent qu'à marée basse, quand la foule s'est écoulée. Ces curieux retardataires doivent être doués d'une grande puissance d'imagination. Les lampions, les drapeaux, les girandoles sont autant de jalons qui les aident à trouver leur chemin. Qu'ils rencontrent sous leurs pas une cartouche brûlée, ils savent y voir les étincelles multicolores de la fusée. Il ne fallut pas moins de génie à Cuvier pour reconstituer tout un monde avec quelques épaves.

Mais grâce à cette seconde vue, les curieux du lendemain goûtent de petits bonheurs inconnus aux curieux de la veille: ils donnent mentalement la réplique aux saltimbanques de l'esplanade des Invalides; ils passent la revue des troupes à côté du général; ils montent par la pensée au mât de cocagne et toujours ils décrochent la timbale. Rien ne les empêche de se croire décorés; un œillet rouge à la boutonnière, et l'illusion est complète.

A propos de décorations, j'ignore encore au moment où je vous écris le nom des gens de lettres qui ont reçu hier cette haute distinction, mais l'opinion publique a déjà enrubanné le paletot de Monselet, le frac de Ponson du Terrail et l'habit de Champfleury. Comme il arrive toujours, il y aura sans doute bien des espérances déçues, mais l'espérance est éternelle: elle reverdit tous les ans.

La médisance a forgé beaucoup de mots sur cette coutume de donner la croix aux gens de lettres; et la jalousie a criblé d'épigrammes les écrivains favorisés. En voici une qui est très connue mais que l'actualité permet de rééditer :

— Qu'a donc fait X. pour obtenir la décoration?
— Des démarches.

On cite encore ce vaudevilliste qui, ayant reçu la croix, entra dans une église pour remercier le ciel de cette faveur inespérée, et, prosterné aux pieds du Christ, ne trouva d'autre action de grâces que ce mot ingénu :

— O Seigneur, ni vous, ni moi ne l'avions méritée.
Encore un trait *ejusdem farinae*; celui-ci est iné-

dit mais il a le tort de rappeler le genre d'esprit que cultivaient les précieuses. N'importe, imprimons-le.

On causait dans un café littéraire d'un romancier qui a plus de réputation que de talent :

— Et il ose se vanter d'avoir écrit de pareilles œuvres, dit quelqu'un.

— Il l'ose, mais sa boutonnière en rougit.

Mais je m'amuse à la nouvelle à la main et je passais sous silence la querelle Lymairac-Riancey.

Le rédacteur de *l'Union* porte des coups terribles au porte-monnaie de son adversaire, et, si comme on le croit, M. Lymairac se décide à donner aux pauvres les fameux cent mille francs, pauvre à son tour, le rédacteur du *Constitutionnel* sera réduit à emprunter à un pompier le casque de Bélisaire.

Puisque le *Journal de Monaco* publiait dernièrement une nouvelle de M. Ferdinand Fabre, vos lecteurs ont pu apprécier le talent à la fois sobre et vigoureux de ce jeune écrivain, et ils n'apprendront pas sans intérêt que le dernier numéro du *Figaro* commençait la publication d'une œuvre nouvelle de l'auteur des *Courbezons*.

Les premières pages du *Chevrier* nous promettent un roman à la fois naïf et passionné dont l'action se déroule au sein d'une nature grandiose. M. Ferdinand Fabre chante ses chères Cévennes en artiste et en amant ; il a vécu parmi ces montagnards et, comme pas un, il s'entend à décrire ces splendides paysages, à saisir ces mœurs étranges. Son nouveau livre sera goûté des gourmets littéraires.

JULES BABIL.

VARIÉTÉS.

LE RESTAURANT DE LA PLAGE.

La scène se passe sur une plage de la Normandie.

PHILOXÈNE. — Ces messieurs ont déjà fait une courte promenade sur la falaise ? Un peu vif, l'air du matin ! mais, la brise de mer ! quel excellent apéritif ! Ces messieurs désirent peut-être déjeuner ? En ce cas, si ces messieurs veulent bien me suivre, j'installerai ces messieurs sur la terrasse. Je demande pardon à ces messieurs ; c'est par ici, là. Point de vue magnifique ! une ravissante marine ! Vernet n'a jamais fait mieux ! qu'en pensent ces messieurs ? Ces messieurs désirent ?...

OCTAVE. — Du poisson, naturellement, du poisson !

PHILOXÈNE, souriant. — Naturellement, ces messieurs arrivent de Paris ?

JULES. — Plait-il !

PHILOXÈNE. — Quel poisson désirent ces messieurs ?

JULES. — Du poisson frais. Allez.

PHILOXÈNE, s'inclinant. — Ces messieurs seront servis dans un instant. (Exit)

JULES. — Ce garçon est questionneur.

OCTAVE. — Il tient à gagner son pourboire. Regretterais-tu les serfs du Café Anglais ?

JULES. — Oui, je l'avoue.

OCTAVE. — Quoi, tu ne te félicites point d'avoir déserté cette capitale de maçons, ce boulevard où bout le bitume, cette ville où M. Haussmann enterre M. Picard sous des avalanches de poussière brûlante. Mais j'étouffais dans mon entresol, tandis qu'ici, sur cette terrasse, à pleins poumons j'aspire l'air pur, l'air vivifiant de la mer. Je me sens tout ragailardi. (Déclamant.)

Là-bas, c'est l'océan, vaste, profond et vague, C'est le rocher abrupte où se brise le flot, C'est la plage où s'endort le rythme de la vague, C'est la verte oasis de quelque frais îlot.

JULES. — Des vers, déjà !

OCTAVE. — Ils sont de moi.

JULES. — Tu me rassures, mais il faut les signer.

OCTAVE. — Pourquoi ?

JULES. — De peur qu'on n'accuse encore Alfred de Musset.

OCTAVE. — Pas de danger ! Alfred ne rimait pas aussi richement. (Avec enthousiasme :) Ainsi les sublinités de la nature ne t'émeuvent pas ! ni ces falaises à perte de vue, ni cet horizon infini, ni ces... mais ouvre donc les yeux, cher, et regarde. Comment ! devant ce spectacle grandiose tu restes muet.

JULES. — Comme un poisson.

OCTAVE. — A propos de poisson, le nôtre n'arrive pas. Garçon !

PHILOXÈNE. — Voilà ! voilà ! Ces messieurs sont servis.

OCTAVE. — Ah ! ah ! c'est un... le nom m'échappe.

PHILOXÈNE. — C'est le faisán de mer.

JULES. — Faisán ?

OCTAVE. — C'est juste, le faisán de mer.

JULES. — Faisán !

OCTAVE. — Qu'y a-t-il donc de surprenant ? nous avons le faisán de mer, comme le serpent de mer, le veau marin, etc ; c'est un morceau de roi.

JULES. — Monsieur de Buffon ne parle pas de ce faisán.

OCTAVE. — Il l'aura oublié ; il en a oublié bien d'autres. Monsieur de Buffon ! galant homme, j'en conviens ; écrivain pompeux, d'accord ; mais quel piètre marin ! Tu connais la fameuse définition de l'écrevisse ? c'est Buffon qui la découvrit, un beau matin, dans un pli de ses manchettes. La belle autorité que tu me cites là ! Un homme qui se fabriquait un océan dans sa cuvette ! Voici la recette, rien n'est plus simple : une carafe d'eau et une poignée de sel. Buffon appelait ce mélange le *gouffre amer*, et il soufflait dessus, nouvel Eole ; tour à tour sortaient de sa bouche le zéphyr et l'aquilon, l'Eurus et le Notus, toute la rose des vents ; il produisait sur l'eau de légères rides qu'il appelait pompeusement des vagues ; parfois, il lançait sur le *perfidé élément* une frégate en papier et, retroussant ses manchettes, il prenait dans ses mains la *plaine liquide*, la secouait, l'agitait, pour se donner le spectacle d'une tempête. Un jour, il la secoua tellement, cette malheureuse cuvette, que l'océan tout entier sauta dans son jabot.

PHILOXÈNE. — Monsieur a raison ; on a même fait une comédie là-dessus : *une tempête dans un verre d'eau*. (Exit.)

OCTAVE. — Ce garçon est une oie.

JULES. — Qui sait ? il se moque peut-être de toi.

OCTAVE. — Il tient à gagner son pourboire. Si nous attaquons le faisán.

JULES. — Attaquons ! du courage !

OCTAVE. — Quel parfum !

JULES. — Un peu trop prononcé.

OCTAVE. — Exquis, cher, délicieux !

JULES. — Oh ! la plaisante grimace !

OCTAVE. — C'est ma manière de sourire. L'excellent poisson ! tu n'y touches pas ?

JULES. — Décidément non ; ton faisán aura le sort de la carpe de Bilboquet : j'y goûterai la semaine prochaine. Je retourne à Paris.

OCTAVE. — La nostalgie du boulevard ! tu ne comprendras jamais la belle nature. Mais regarde donc cette mer où le soleil jarde ses rayons. Où trouveras-tu coup-d'œil plus éblouissant !

JULES. — Je crains l'ophtalmie. J'aime mieux la mer de l'Opéra.

PHILOXÈNE. — Que faut-il servir encore à ces messieurs ?

JULES. — Un chateaubriand. (Exit le garçon)

OCTAVE. — Mais à l'Opéra, tu n'entends jamais le mugissement des vagues.

JULES. — O trombonnes de Meyerbeer, comme on vous calomnie !

OCTAVE. — Mais ces voiles blanches, rasant le flot, pareilles à des ailes d'alcyon...

JULES. — Tout cela ne vaut pas le vaisseau du troisième acte de *l'Africaine*.

OCTAVE. — Et ces pêcheurs, aux pieds nus...

JULES. — Je leur préfère ceux de *la Muette*, voire ceux de *Si j'étais roi* !

OCTAVE. — Et cette foule bruyante, baigneurs et baigneuses, en costumes pittoresques ; ne dirait-on pas un joyeux essaim de Tritons et de Néréides déceint vêtus, grâce aux progrès de la civilisation ?

JULES. — Vas-tu faire l'éloge du costume de bain ? quel bel argument en faveur de la crinoline ?

PHILOXÈNE. — Chateaubriand nature, voilà ! (Exit.)

JULES. — Il était temps ; je meurs de faim.

OCTAVE. — L'air la de mer ! quand je te le disais ! mais voilà un plat de résistance.

JULES. — Trop de résistance ! ce n'est pas du bœuf ; c'est du galet. Le couteau ne pénètre point.

OCTAVE. — Essaie de ce côté.

JULES. — Impossible ! ce bifteck est invulnérable.

OCTAVE. — Comme Achille.

JULES. — Moins le talon.

OCTAVE. — Bon ! une mouche qui vient justement se suicider dans mon verre.

JULES. — Comme si l'Océan ne suffisait pas pour cet acte de désespoir.

OCTAVE. — Tu ris de mon malheur ?

JULES. — Non, du malheur de la mouche.

OCTAVE. — Et ce chateaubriand ?

JULES. — Impossible ! je renonce à l'entamer.

OCTAVE. — Demande une omelette ; ce sera plus tendre.

JULES. — Dieu m'en garde ! les œufs seraient couvés.

OCTAVE. — Mais que vas-tu prendre ?

JULES. — Je vais prendre le chemin de fer. J'arriverai au Café Anglais vers six heures. Demande l'addition ; je ne veux pas manquer le train.

PHILOXÈNE. — Voici l'addition de ces messieurs.

OCTAVE. — Tiens, le poisson coûte plus cher ici qu'à Paris.

PHILOXÈNE. — Naturellement ; il y a le port.

OCTAVE. — Le port ?

PHILOXÈNE. — Aller et retour. C'est juste : ces messieurs ne peuvent pas savoir ; mais si ces messieurs le désirent, je puis expliquer à ces messieurs...

JULES. — Total... hein ! c'est un peu salé.

PHILOXÈNE. — Dame, au bord de l'Océan. (Exit)

OCTAVE. — Ainsi tu retournes à Paris.

JULES. — Oui ; il n'y a qu'une mer vraiment belle, toujours calme et bleue, celle de l'Opéra-comique.

OCTAVE. — Tu oublies la Méditerranée ; si nous allions contempler son azur.

JULES. — Bah ! il n'y a pas d'établissement de bains.

OCTAVE. — Tu oublies celui de Monte Carlo, dans la Principauté de Monaco. L'hôtel des bains est immense, vastes et commodes cabines, une large plage où le pied se pose sur un tapis de sable fin ; grâce à la beauté du site et à l'harmonieuse musique du Casino, tu pourras te croire à l'Opéra. Et quel confortable ! on n'y mange jamais de poisson retour de Paris.

JULES. — Soit ! va pour Monaco ; j'aime cette mer indolente où Mazaniello jetait ses filets, et ce panorama de vertes montagnes, et le saphir de ce ciel toujours immaculé, et les palmiers, et les roses immortelles. Je connais cette belle Principauté ; c'est un bijou pétri dans le soleil et dans l'azur. Philastre et Cambon n'ont rien fait de mieux ; pourtant ils entendent le décor. — En route pour Monaco !

OCTAVE. — Ce garçon-là mourra dans l'opéra-comique final.

HYACINTHE GISCARD

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 10 au 17 août 1866.

NICE. b. *la Marianne*, français, c. Marzè, fûts vides
 STE-MAXIME. b. *le Caroubier*, id. c. Palmaro. briques
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, m. d.
 GOLFE JUAN. b. *Assomption*, id. c. Isoard, sable
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, sur lest
 ID. id. id. id. m. d.
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, français, c. Questa, id.

SALINS D'HYÈRES. b. *St-Joseph*, italien, c. Viale, vin
 VILLEFRANCHE. b. *Volonté de Dieu*, français, c. Palmaro, m. d.
 NICE. b. *Ames du purgatoire*, id. c. Constantin, id.
 AGDE. b. *la Rose*, italien, c. Raffo, vin
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, sur lest
 GOLFE JUAN. b. *St-Michel*, français, c. Isoard, sable
 FINALE. b. *Conception*, italien, c. Massafarro, charbon
 GOLFE JUAN. b. *Assomption*, français, c. Olive, sable
 ID. b. *St-Jean*, id. c. Baralis, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, m. d.
 ID. id. id. id. m. d.
 GETTE. b. *St-Michel*, français, c. Massenaro, vin

Départs du 10 au 17 août 1866.

AGDE. b. *Marianne*, français, c. Marzè, fûts vides
 MARSEILLE. goëlette, *l'Italie*, id. c. Guise, charbon
 MENTON. b. *le Caroubier*, id. c. Palmaro, briques
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, m. d.
 GÈNES. b. *Providence*, italien, c. Isetto, sur lest
 GOLFE JUAN. b. *Assomption*, français, c. Isoard, id.
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id.
 ID. id. id. id. id.
 GOLFE JUAN. b. *St-Jean*, id. c. Baralis, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, fl.
 GOLFE JUAN. b. *St-François*, français, c. Anfonzi, id.
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id.
 VINTIMILLE. b. *St-Joseph*, italien, c. Viale, vin
 VILLEFRANCHE. b. *le Marin*, français, c. Etienne, s. lest
 NICE. b. *Ames du purgatoire*, id. c. Constantin, id.
 RAPALLO. b. *la Rose*, italien, c. Raffo, vin
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, sur lest
 GOLFE JUAN. b. *St-Michel*, français, c. Isoard, id.
 ID. b. *Assomption*, id. c. Olive, id.
 ID. b. *St-Jean*, id. c. Baralis, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, id.
 ID. id. id. id. id.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

Bulletin météorologique de Monaco du 12 au 18 août.

DATES.	Baromètre réduit à 0	Minimum de température	Maximum de température	Température à 9 h. du m. au Nord et à l'omb.	Humidité relative	État de ciel
12 Août.	753	04	13	23	8	beau
13 —	754	24	12	24	0	id.
14 —	755	49	12	24	6	id.
15 —	758	74	12	24	8	id.
16 —	757	94	14	24	3	id.
17 —	757	52	14	24	4	id.
18 —	757	52	14	24	4	id.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE RUSSIE, place du Palais. Table d'hôte et pension.

LA MODE ILLUSTRÉE
 JOURNAL DE LA FAMILLE
 Paraissant à Paris tous les Dimanches, par n° de 8 pages
 du format de l'illustration, avec gravures dans le texte.

QUATRE ÉDITIONS.
 1re édition. — Gravures dans le texte, Paris: 4 an 42 fr. Départ. 44 fr.
 2me édition. — Gravures noires dans le texte, plus 1 gravure coloriée par mois, Paris: 4 an 45 fr. Départements, 47 fr.
 3me édition. — Gravures noires dans le texte, plus 2 gravures coloriées par mois, Paris: 4 an 48 fr. Départements, 50 fr.
 4me édition. — Gravures noires dans le texte, plus 4 gravures coloriées par semaine, Paris: 4 an 54 fr. Départements, 56 fr.
 On peut s'abonner pour trois mois, au bureau de l'administration et des abonnements, rue Jacob, 56, Paris, et chez tous les libraires de France et de l'Étranger.

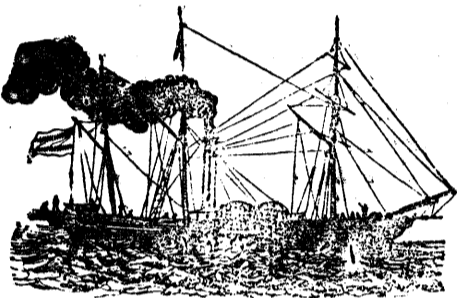
A louer VILLA BIOVÈS
 Située au quartier des Moulins, au bord de la mer,
 MONACO.

GUÉRISON DE LA PHTHISIE PULMONAIRE
 ET DE LA BRONCHITE CHRONIQUE

A l'aide d'un traitement nouveau. Brochure in-8° de 85 pages, 6me édition, par le Docteur JULES BOYER. — En adressant 1 fr. 50 c. en timbres-poste, à l'éditeur A. DELAHAYE, ou au Docteur JULES BOYER, 174, boulevard Magenta, à Paris, on recevra, franco, cet ouvrage qui est indispensable aux médecins et aux personnes atteintes de maladies de poitrine. Les sommités médicales proclament la supériorité de ce traitement sur ceux qu'ils avaient employés jusqu'à ce jour.

A VENDRE une belle maison avec terrasses et jardin. — Lots de terrains pour villas. S'adresser à M. Leydet, Notaire, rue des Briques, ou à l'imprimerie du Journal, rue de Lorraine, 13.

CORRESPONDANCE entre Nice & Monaco.



Depuis le 4 juin les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :
 A 11 h. du matin et à 5 h. du soir
 DÉPARTS DE MONACO :
 A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

Départ tous les deux jours : de Nice à 10 h. du matin ; de Monaco à 8 h. du matin.
 Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

Deux Départs par jour : de Monaco à 8 h. du matin et à 3 h. 30 du soir.
 de Menton à 11 h. — et à 5 h. du soir.
 Prix des places : 2 fr. — à Monaco, rue de Lorraine, 11 ; à Menton au bureau des Messageries Impériales.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

AUX MOULINS: Appartements meublés à louer, villa Bellando, Exposition au midi.

VOITURES pour la promenade. — S'adresser à Henri Crovetto, près le Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1866.

Grand et vaste ÉTABLISSEMENT DE BAINS DE MER :
 plage sablonneuse pareille à celle de TROUVILLE.
 Les Bains de la Méditerranée conviennent particulièrement aux personnes nerveuses et aux tempéraments affaiblis, qui supportent difficilement les Bains de l'Océan.
 Le magnifique Casino, élevé au bord de la mer, présente un panorama merveilleux, d'où le regard embrasse la Méditerranée sur une immense étendue. On admire la construction d'une NOUVELLE TERRASSE, qui encadre brillamment les jardins du CASINO.
 Le CASINO, ouvert pendant toute l'année, offre aux familles étrangères les mêmes distractions et agréments que les Bains d'Allemagne: Hombourg, Ems et Baden-Baden.
 SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE et de BAL.

CONCERT deux fois par jour, l'après-midi et le soir dans la GRANDE SALLE du CASINO.
 HOTELS, VILLAS et MAISONS MEUBLÉES: prix modérés.
 — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.
 Le GRAND HOTEL DE PARIS s'élève à la gauche du CASINO. Cet Hôtel, organisé sur le modèle du GRAND HOTEL du boulevard des Capucines, à Paris, contient des Appartements somptueux et confortables. C'est, sans contredit, l'un des premiers établissements de la Méditerranée. — CUISINE FRANÇAISE.
 — Service à la carte.
 On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures; de Lyon en seize heures; de MARSEILLE en six heures.